Télévision

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Angela Molina dans «Le temps des flamands roses»

Les «latinos» sur Arte

En février, Arte consacre ses soirées du vendredi aux «cinématographies latino-américaines». Un bon prétexte pour partir à la redécouverte d'un continent oublié du 7e art et de voir enfin «Le temps des flamants roses» («Sin querer»), une coproduction suisse tournée en Patagonie, jamais sortie sur les écrans romands.

Par Gilles Labarthe

On l'a dit et répété: les cinématographies sud-américaines sont d'une inventivité, d'une poésie et d'une richesse exceptionnelles. Ce qui ne les empêche pas d'être complètement asphyxiées par les productions importées des Etats-Unis, comme celles de l'écrasante majorité de la planète. La fenêtre ouverte sur les cinémas d'Amérique latine que présente Arte est donc une véritable aubaine, d'autant que la sélection des six titres proposés compose un échantillon de fictions et documentaires réalisés au cours des dix dernières années.

Quelle est la logique qui a prévalu au choix de ces œuvres? Mystère, sinon la volonté de présenter des films récents et représentatifs du «cinéma d'Amérique latine». Mise au singulier, l'expression est assez abusive: les pays du sud du Nouveau Continent partagent sans doute les mêmes problèmes et préoccupations économiques ou sociales, mais leurs héritages culturels sont très diversifiés. Tous ne peuvent se payer le luxe d'une production cinématographique régulière, loin de là. Comme le disait justement un critique argentin, il faut vraiment être en Europe pour se permettre de réunir des films de toute l'Amérique latine et les découvrir sous cette apparente unité.

Les flamants roses de Patagonie ont passé par la Suisse

Le choix d'Arte se concentre ainsi sur quelques pays représentatifs, ou alors des coproductions européennes. Commençons par «Cabeza de vaca» (1991), film mexicain de Nicolas Echevarria. Cette fiction relate les mésaventures d'un trésorier des expéditions espagnoles aux Amériques fait prisonnier par un chaman. Son initiation forcée aux rituels de la culture indienne renvoie ici à la violence que les *conquistadores* et les représentants de l'Eglise ont infligée aux habitants du Nouveau Monde. Toujours sur le mode de la fiction, «Le temps des flamants roses» («Sin querer», 1996) nous emmène ensuite vers les superbes paysages de la Patagonie. Ce long métrage – très romancé – décrit un univers bien connu de l'Argentin Ciro Cappellari, formé entre autres à l'Académie allemande du cinéma et de la télévision à Berlin.

Le retour des flamants roses dans les lagunes de Patagonie est le signe du début de l'été à San Lorenzo. Pour les habitants de cette petite bourgade étalée au pied des Andes, il s'agit même du seul événement de l'année: d'habitude, il ne se passe jamais rien dans ces contrées désertes. Jusqu'à l'arrivée de Mario, un ingénieur venu tout droit de Buenos Aires avec pour mission de préparer la construction d'une route importante. Le projet redonne espoir aux habitants. Ils rêvent d'assister au *boom* économique de leur *pueblo*. Miracle, on les consulte enfin sur l'avenir de leur région! Mais l'appât du gain ravive bien vite de vieilles querelles ou jalousies, sans compter le sens aiguisé de la corruption, de l'avidité et de l'indolence qui règne à San Lorenzo. Le rythme suspendu du «Temps des flamants roses» profite des superbes paysages captés par la photographie de Jürgen Jürges et de la remarquable performance d'Angela Molina, dans le rôle de la mystérieuse séductrice par qui le malheur arrive. Un rôle sulfureux qu'elle a déjà exercé pour Buñuel, Carlos Saura ou Pedro Almodovar, entre autres. Notons que cette coproduction avec l'Allemagne bénéficie d'une importante contribution de la Suisse.

Sur la trace des communautés indiennes

La semaine suivante, c'est au Pérou que nous promène «La carnada», de Ma-

rianne Eyde (1997), auteur de films documentaires sur la vie économique et sociale de communautés indiennes soumises au monopole de grandes compagnies industrielles. La cinéaste, d'origine péruvienne et norvégienne, a travaillé à la réalisation et au scénario de son film inspiré de la légende d'une petite orpheline sauvée des eaux, Maria, recueillie par les habitants d'un village de pêcheurs. Aussitôt baptisée «celle qui vient de la mer», ces derniers l'imaginent dès lors dotée de pouvoirs surnaturels. Maria pressent en effet l'approche des tempêtes. Mais ses pouvoirs prennent une telle ampleur que les villageois finissent par la rejeter de la communauté…

«Sur les traces des Incas, culture et cinéma des Andes», de Hans-Peter Kochenrath et Peter H. Schröder, est sorti la même année. Ce documentaire aborde de front la lutte identitaire des communautés indiennes au Pérou et en Bolivie. Le film se fait le porte-parole des descendants des Incas et de cinéastes engagés. Les deux réalisateurs tentent de dresser un véritable état des lieux en alternant reportages des descendants et extraits de films des cinéastes choisis, ce qui nous permet de découvrir des auteurs souvent méconnus en Europe.

L'univers magique de Subelia

Toujours à propos de l'équilibre fragile des communautés indiennes, «Le jour où le silence est mort» («El dia que murio el silencio», 1998) met en scène un autre type de zizanie: une petite ville pittoresque des Andes, portant le nom paisible de Villaserana, voit sa sieste sociale interrompue par l'arrivée d'une troupe de théâtre ambulant. Dans ce film de Paolo Agazzi encore inédit en Suisse, Celin, épouse de Ruperto, le plus riche notable de la cité, tombe follement amoureuse de Gaston, l'acteur principal. Une fois de plus, les femmes tiennent le mauvais rôle dans cette comédie satirique.

Ce panorama se termine par la diffusion de «Ne meurs pas sans me dire où tu vas» («No te mueras sin decirme a donde vas», 1995), œuvre du fameux auteur argentin Eliseo Subiela, maître de la poésie et de la métaphore. La magie de son cinéma, composé de références au tango, de mondes imaginaires et loufoques, évoque enfin les dérives poétiques et sociales de personnages partis à la recherche de leur propre histoire. Plaisanteries et satires bienvenues dans un pays où l'activité cinématographique a longtemps piétiné, faute d'avoir été soutenue par le gouvernement en place. ■

Cinéma d'Amérique latine sur Arte. Durant le mois de février. «Le temps des flamants roses» de Ciro Cappellari (4 février, 23 h 50), «La carnada» de Marianne Eyde (11 février 23 h 15), «Sur les traces des Incas. Culture et cinéma des Andes» Hans-Peter Kochenrath et Peter H. Schröder (11 février 00 h 50), «Le jour où le silence est mort» de Paolo Agazzi (18 février 23 h 50), «Ne meurs pas sans me dire où tu vas» de Eliseo Subiela (25 février 00 h 10).

Cinéma à la télévision

«Samedi soir, dimanche matin»

de Karel Reisz

Premier long métrage d'un membre actif du Free Cinema, adapté en 1960 d'un roman d'Alan Sillitoe, ce film décrit la révolte impuissante d'un jeune ouvrier tourneur qui travaille dans une usine de bicyclettes de Nottingham, avec, à la clé, le plus grand succès commercial de l'année en Angleterre… Une date dans l'histoire du cinéma «lucide»! (va)

Avec Albert Finney, Shirley Ann Field… (1960).
Mercredi 2 février, 20 h 05, TSR2.

«Voyage au bout de la droite»

de Christian Poveda et Nick Fraser

C'est un peu Tintin chez les Nazis. Une année durant, Nick Fraser, journaliste anglais, a parcouru cette Europe qui affiche sans ambages son ancrage dans l'extrême droite. Mais là où ce documentaire se distingue des reportages habituels, c'est que Nick Fraser intervient directement à l'image, manifestant son écœurement et affrontant ses interlocuteurs – Le Pen, Jörg Haider – sans détour. (bb)

«Journey Into The Far Right» (1999). Lundi 7 février, TSR2, 20 h 20.

«On connaît la chanson»

d'Alain Resnais

Ce film est d'abord une sorte de *karaoké* cinématographique. Dans ce marivaudage léger et mélancolique, écrit par le duo Jaoui-Bacri, André Dussolier, Sabine Azéma et les autres miment en *playback* des chansons de Joséphine Baker à France Gall. Grâce à ce procédé, Resnais signe un film populaire et expérimental, doublé d'un portrait très juste de notre dépressive et souriante époque. (la)

Avec Pierre Arditi, Sabine Azéma… (1997).
Lundi 14 février, 20 h 05, TSR1.

«Le septième ciel»

de Benoît Jacquot

Mariée à un chirurgien orthopédiste, Mathilde n'a jamais connu l'orgasme. Notaire dans l'étude de sa mère, elle est la proie d'une pulsion kleptomane. Prise en flagrant délit, Mathilde est recueillie par un médecin qui va la guérir grâce à l'hypnose… Benoît Jacquot réussit le tour de force de traiter le sujet sans en épuiser le mystère. (va)

Avec Vincent Lindon, Sandrine Kiberlain… (1997). Lundi 14 février, 20 h 45, Arte.

«M le maudit»

de Fritz Lang

Inspirée par un authentique fait divers, cette histoire de tueur en série demeure l'une des œuvres maîtresses du cinéaste. Réflexion pénétrante sur la folie meurtrière, «M» esquisse un portrait critique de la société allemande, peu avant l'arrivée des Nazis au pouvoir. Fritz Lang y traduit avec acuité certaines de ses préoccupations majeures, telles que l'isolement des individus face aux contraintes sociales ou la justice expéditive. (lg)

Avec Peter Lorre, Otto Wernicke… (1931).
Mercredi 16 février, 20 h 05, TSR2.

Sarah Jessica Parker entourée par (de gauche à droite) Cynthia Nixon, Kristin Davis et Kim Cattral

Tchatche sexy pour le dimanche

Après des mois d'attente fébrile, la diffusion de la *sitcom*-phare «Sex and the City» démarre enfin sur TSR1. Pour combler cette attente, la même chaîne rediffuse la première saison, qui comporte douze épisodes.

Par Allegra Geller

Carrie Bradshaw (Sarah Jessica Parker), la trentaine, tient la chronique «Sex and the City» au New York Star, où elle confie à ses lecteurs ses expériences (et celles des autres) dans les relations humaines en général et sexuelles en particulier. Carrie a trois amies avec qui elle partage tout et surtout un point commun: elles sont new-yorkaises et célibataires.

Sur le thème «il y a sept millions d'individus qui circulent dans Manhattan, comment établir une liaison durable?», chaque épisode traite d'un aspect particulier d'une relation – sortir avec des *top models*, les aventures d'une nuit, la monogamie, les relations à trois, avoir un bébé… – avec un ton et une mise en images novateurs pour le format *sitcom*. Pas d'unité de lieu, pas de séquence au pas de course, la caméra suit Carrie avec délices dans les rues de Manhattan, tel un reportage pris sur le vif, et les apartés de la chroniqueuse face au spectateur ne font que renforcer et entretenir ce rapport complice, même voyeur.

Au cœur des mœurs

«Sex and the City» (production HBO), est adapté du recueil homonyme de Candace Bushnell, journaliste au New York Observer. Son écriture libre et son esprit caustique ont rapidement fait le tour des Etats-Unis et une traduction française vient de paraître (Albin Michel). Cette intrusion dans l'intimité des New-Yorkais nous entraîne dans les endroits les plus branchés de «la ville qui ne dort jamais», là où se jouent plaisir et réputation.

Si la série télévisée respecte le découpage de l'ouvrage par thème et son ton décapant, elle a su éviter les écueils d'une mauvaise adaptation qui l'aurait rendue lassante. Le format court, la réalisation confiée à des cinéastes du milieu indépendant (Susan Seidelman, Alison MacLean, Allison Anders, entre autres), et des actrices performantes (outre Sarah Jessica Parker, Kim Catrall, Cynthia Nixon et Kristin Davis sont pétillantes et authentiques), en font une œuvre des plus jouissives.

Avec succès, la TSR a été la première chaîne publique à diffuser cette série, puisque HBO est câblée et que la chaîne féminine française Teva vient tout juste de la programmer. La troisième saison est attendue pour juin aux Etats-Unis et la série, de même que ses héroïnes, sont en lice pour les Golden Globe. De quoi passer encore de belles soirées à Manhattan, en excellente compagnie. ■

«Sex and the City» avec Sarah Jessica Parker, tous les dimanches à 22 h 20 sur TSR1 dès le 20 février.

Cinéma à la télévision

«Pulp Fiction»

de Quentin Tarantino

Palme d'Or au Festival de Cannes en 1994, ce film-culte a créé l'événement en reprenant des figures tirées de l'imaginaire policier: gangsters, tueurs professionnels, boxeur ou femme fatale. Ces personnages colorés, campés par des acteurs tels que John Travolta, Samuel L. Jackson, Uma Thurman, Bruce Willis ou Harvey Keitel, évoluent dans le cadre d'un récit au temps éclaté, marqué par l'étirement des situations et un sens très cruel de l'ironie. (lg)

Avec Harvey Keitel, Bruce Willis… (1994). Vendredi 18 février, 22 h 40, TSR1.

«L'âge d'or», «Terre sans pain», «La voie lactée»

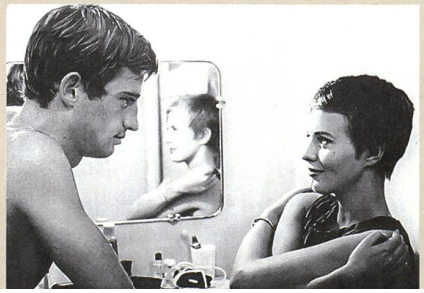
de Luis Buñuel

Censuré, puis interdit durant cinquante ans, «L'âge d'or» est considéré comme l'un des fleurons du cinéma surréaliste et le chef-d'œuvre de Luis Buñuel. En 1932, le cinéaste tourne dans une des régions les plus pauvres d'Espagne «Terre sans pain», comptant aujourd'hui parmi les plus extraordinaires documentaires du siècle. «La voie lactée», qui met en scène deux vagabonds se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle, est l'une des créations les plus déroutantes, les plus libres de la dernière période de Don Luis. De la théologie pleine d'humour et de frayeur. (la)

«L'âge d'or» avec Gaston Modot, Max Ernst… (1930), «Terre sans pain» (documentaire). Lundi 21 février, 20 h 25 et 23 h 25, Arte. «La voie lactée» avec Laurent Terzieff, Paul Frankeur… (1969). Mardi 22 février, 23 h 20, Arte.

«A bout de souffle»

de Jean-Luc Godard

Premier long métrage de JLG, ce film pose en 1959 les bases de l'esthétique du réalisateur, désireux de rompre avec les normes du cinéma narratif dominant. De cette démarche irrespectueuse découle une œuvre joyeusement frondeuse, émaillée de sautes, d'ellipses et de faux raccords, narrant le parcours fatal d'un jeune couple devenu mythique. (lg)

Avec Jean-Paul Belmondo, Jean Seberg… (1959). Lundi 28 février, 20 h 45, Arte.